

Larceveau-Cibitz

Ce texte est composé d'après un témoignage que L. Sagardoy me confia par écrit dans les années 1980.

Larceveau et Cibitz constituent une paroisse à laquelle il reste encore deux églises sur les cinq qu'elle posséda autrefois. Celle de Larceveau, la principale maintenant, est placée sous le vocable de Saint Laurent. Celle de Cibitz fut jadis paroisse d'Utxiat, maintenant c'est une sorte de succursale de celle de Larceveau ; elle est dédiée à Saint André apôtre.

Les deux communes fêtaient avec éclat la Fête Dieu en deux dimanches consécutifs. Le premier dimanche, Larceveau envoyait sa procession vers l'église de Cibitz. Le dimanche d'après, Cibitz, rendait la politesse.

Seul le mauvais temps, ou sa menace, faisaient que le curé pouvait restreindre cette manifestation aux abords immédiats de l'église, ou même la supprimer purement et simplement. En telle éventualité, il s'en suivait une grosse déception pour le pays, outre un mauvais présage pour les récoltes.

La procession s'accompagnait d'un appareil théâtral, d'essence militaire, où une soldatesque nantie de fusils de chasse, formait une troupe dont l'importance dépassait parfois la centaine, grâce à un apport extérieur.

Dans l'église

La mise en place de cette armée à l'intérieur de l'église occasionnait un remue ménage compliqué.

Les **tambours** et **clairons** se serraient à gauche du chœur.

Les **officiers** se postaient à l'opposé.

Les **sapeurs** et les **sans-grades** s'alignaient en double file dans l'allée centrale, certains se voyant refoulés vers l'arrière, non sans protestations et bousculades. On en a vu se battre.

Pour ce qui est des **drapeaux**, il leur fallait de la place car, à certains moments de l'office, ils devaient être agités largement sans que les lustres et autres cierges aient à en pâtir.

Enfin, tout étant en ordre et sur un signe du **sacristain**, tambours et clairons informaient par la sonnerie du « garde à vous », de l'office. Par la suite, ces différentes « sonneries » étaient loin d'inciter à la piété ceux qui avaient fait le service militaire car venait immédiatement à l'esprit les paroles de corps de garde qui les accompagnait...

La messe achevée on se prépare à partir à Cibitz.

La procession se forme

Le curé s' impatientait et par le truchement du sacristain, promu agent de liaison, envoyait messages sur messages aux officiers en difficultés. Remballé, bousculé, insulté, le sacristain suait sang et eau. Puis, tout étant en ordre, on se mettait en route.

Le chemin s'allongeait abondamment. Jonché de verdure jusqu'au presbytère, mais plus modestement ensuite jusqu'au pont qui, au bas de la côte, démarque les deux agglomérations de Larceveau et Cibitz. Le tapis d'herbe était à charge de chaque agglomération pour son versant. Cependant, depuis le pont jusqu'à l'église de Cibitz, la

maison Elichondoa, proche de cette église, se chargeait seule de cette fourniture et naturellement, elle était moins riche que celle de l'autre versant. En ce temps là, nos routes ignoraient le goudron et sur la blancheur grisâtre du chemin, la différence de richesse en verdure des deux déclivités confluentes sautait aux yeux. C'était chaque fois un sujet de plaisanterie auxquelles Elichondoa affectait une hautaine indifférence, d'autant plus que depuis Elichondoa jusqu'à l'église, l'herbe verte s'épaississaient des générosités voisines.

Les acteurs

Figure de proue du cortège le **tambour-major** ouvre la marche, vingt pas en avant de la foule. Il est, comme l'exige son état, d'une bonne taille que relève encore un shako rouge garni de dorures, modèle d'une dimension bien supérieure à ce que la Grande armée a pu connaître en ses plus beaux uniformes. Il est vêtu d'une tunique rouge à passementeries rutilantes, d'un pantalon blanc à large passepoil bleu, ses sandales blanches montrent en leurs bouts des broderies multicolores.

Il tient avec autorité et à bout de bras, la canne enrubannée qui est son attribut et nous allons la voir voltiger autour de son cou, de son buste et de ses poignets comme une mécanique éblouissante, endiablée. Nous allons aussi la voir de temps en temps tourbillonner dans les airs et sa retombée sera recueillie d'une main sûre ou à peu près.

Majestueux comme des grands prêtres bibliques, quatre **sapeurs** s'avancent avec la prudente componction de gens qui ne veulent marcher ni sur des œufs ni sur des serpents. Leurs grands bonnets à poils étincellent de miroirs plaqués tout autour, on n'a jamais su pourquoi. De grands tabliers blancs, empruntés à des bouchers amis, leur tombent jusqu'aux chevilles. Des baudriers se croisent sur leurs poitrines, une grosse hache de bois posée sur leur épaule, dans une fixité qui l'intègre à leur morphologie, c'est leur emblème distinctif, complété du sabre en courbure cavalière, pendu à leur ceinture.

Ces hommes extraordinaires nous terrifieraient si nous ne les connaissions comme de paisibles maçons et charpentiers du village. Il faut rappeler que pour les parades carnavalesques, ces mêmes sapeurs qui y figurent aussi, doivent porter barbe longue et moustaches tombantes. Mais ici, nous ne sommes pas en carnaval.

Tout au long du trajet, les deux **drapeaux** tricolores sont largement balancés. Délicatement frangés d'or, ils sont ornés en leur centre d'invocations et de symboles dévots. Leurs porteurs sont propriétaires des emblèmes et aussi de maisons cossues. D'autres garçons, susceptibles d'offrir les mêmes garanties avaient brigué le même honneur depuis trop longtemps privilégié. Ils se l'étaient vu refuser et en avaient gardé une rancœur dont témoignèrent les votes municipaux.

Les officiers sont le **capitaine** et le **lieutenant**. Leurs tenues manifestaient bien l'importance des commandements exercés. Leur fantaisie les mettait heureusement à l'abri de toute poursuite pour port illégal d'uniforme. Ces gradés tiennent à leurs galons autant qu'à leurs fiefs héréditaires. Ils ont ces honneurs parce qu'ils sont fils de très bonnes maisons et qu'ils ont accompli leur service militaire dans le service armé. On ne s'étonnera pas que ce bénéficiaire galonné ait été à l'origine de bien de ressentiments tenaces pour motif que dans

l'aire communale il y avait aussi d'autres grandes maisons entre les mains de garçons qui étaient même parvenus au grade de caporal !

Ces officiers devaient commander à tour de rôle quelques mouvements et manœuvres élémentaires. Mais leurs voix manquaient de cette autorité qui fait le caractère péremptoire de l'injonction militaire. Manifestement, aucun de ces officiers d'occasion n'avait jamais commandé la moindre manœuvre à l'école du soldat et celui des deux qui avait le plus profondément pénétré dans la hiérarchie militaire n'avait dû le réussir que comme ordonnance de quelque officier.

Avec les **clairons** et les **tambours**, nous avons le corps de bravoure de notre défilé. Nous étions riches de ces spécialisations, nos jeunes appelés d'avant 1914 étaient volontiers candidats à l'école de tambours et clairons dans perspective de briller un jour dans leur village ou de se louer à d'autres paroisses dépourvues d'hommes instruits en ces spécialités. Et aussi parce que dans les casernes, les élèves tambour et clairon étaient dispensés de nombreuses corvées affligeantes.

Par file à droite et par file à gauche, la cohorte des **soldats** s'égrenait, habillés de pantalons blancs et chemises blanches, de ceintures et bérets rouges à pompon tombant. Chacun portait à l'épaule un quelconque fusil de chasse. Leur capacité manœuvrière n'en faisait pas une troupe pour grand défilé. Ils faisaient nombre et c'est, tout ce qu'on leur demandait.

À distance respectueusement protocolaire et afin que la prière soit bien détachée du concours des armes, le **dais** était porté par le **Maire**, son **adjoint** et deux **conseillers municipaux**. Porter le dais est un honneur insigne à tel point que nous avons eu un maire qui ne venait à l'église qu'à l'occasion des deux dimanches de la Fête-Dieu.

Devant le dais, deux **enfants de chœur** balançaient leurs encensoirs dans un mouvement parfaitement synchrone.

Le dais précédait les nombreux **enfants du village**, porteurs d'**oriflammes**. Venaient ensuite les grandes **bannières** des saints et des saintes, confiées, les unes à des hommes et les autres à des femmes. On notera que le menuisier portait une bannière de saint Joseph (lequel n'est patron d'aucune église ici) : souvenir de corporation ?

Dans les processions, on chante. Et entre Larceveau et Cibitz, il y a beaucoup de temps pour chanter. Certains chants et cantiques passaient plusieurs fois. Ils étaient lancés par le **chantre**. Sa voix était belle et grave et il savait chevroter pour les offices des morts. Un ancien instituteur en retraite, qui avait appartenu à la génération des instituteurs obligatoirement chantres et secrétaires de mairie, outre de leurs fonctions enseignantes, lui apportait son assistance. Il étant seul à connaître le plain chant, sa collaboration était plus que précieuse.

Les **hommes** chantaient aussi. La plupart ne connaissaient que les airs et se contentaient de donner de la voix.

Les chants des hommes et des **femmes** alternaient.

De temps en temps et pour permettre à tous de souffler, tambours et clairons entamaient une marche revigorante.

Il y eut une époque, brève, où pendant les processions certains soldats désignés devaient **tirer en l'air des cartouches à blanc**, pendant les intervalles de chants. Il était de règle que la salve fût épuisée avant que l'on parvint au pont Zubiberrita. Pas question d'augmenter le tir limité à dix cartouches, le Curé-doyen s'y opposait formellement. La désignation des tireurs donnait lieu à de vives discussions car là aussi il y avait privilège. Puis, suite à un incident mémorable, le Curé Doyen interdit formellement les salves aux processions.

Autel-reposoir

La procession s'approchait de son but. Elle passait devant le petit oratoire disposé sur une fenêtre d'Elichondoa, surmontant un drap blanc piqué de feuilles vertes. On pouvait apercevoir la silhouette de la vieille maîtresse de maison veillant à ce que son installation de candélabres et de statuettes ne basculât pas dans le vide.

À l'église

Enfin la procession parvenait à la porte de l'église. La clique jouait alors la « marche du père Bugeaud » et elle la jouera sans désemparer jusqu'à ce que tout le monde prenne place. Ce ne sera pas chose facile, l'église de Cibitz étant sensiblement plus petite que celle de Larceveau.

A la fin de la cérémonie, l'officier hurlait un « rompez les rangs ». Le plus souvent tambours et clairons jouaient, en guise de bouquet final, un riche répertoire de marches et sonneries militaires jusqu'à la sortie du dernier fidèle.

Ce temps là s'est situé au tout au début de ce XXe siècle.

Ibarolle

Voici le manuscrit que me confia Melle M. Morbieu. Il est de la main de son père, propriétaire d'Etcheparia, première maison du village où s'arrêtait la procession.

1 - La Fête-Dieu à Ibarolle.

C'est évidemment la solennité principale de l'année. Les notables de la parvise ne se bornent pas à tenir les cordons du dais ; ils le portent de leurs deux mains par le plus incommode des manches. Deux d'entre eux sont porte-dais par privilège de famille : les deux autres sont choisis à titre personnel parmi les chefs de maison les plus respectables.

La procession vient d'abord à Etcheparia et la benediction du St Sacrement est donnée de son seigneur dominant - au 14 juillet.

Puis l'on descend à Epila. La route est barrée de draps de lit blancs que l'on pique de brindilles de buis et où mainte maîtresse de logis prend occasion d'exposer les pièces les meilleures de son troussau : le chemin est jonché de verdure et balayé ce qui est aussi un événement annuel.

À midi le curé offre à déjeuner dans la salle du patronage aux quatre porte dais d'Ibarolle, aux quatre porte dais de Berris, et à leurs suppléants. Il invite aussi le chante, son cérémoniaire, et celles de ses ouailles qui au temps de Pâques lui ont fait porter un agneau. Plusieurs poulets, du mouton, et des pains au lait excellent forment un festin suffisant pour ces quinze montagnards au terrible appétit.

Au moment où il se retire le curé est remercié et reconduit. Comme les vêpres sont formées à ce moment là même les convives témoignent encore de leur gratitude en assistant aux vêpres ce dont ils sont moins fiers en simple dimanche.

Après la cérémonie on fait goûter les porteurs de paniers de roses qui reçoivent gâteaux et oranges.

Le 14 Juin 1936

La vieille maison noble Etxeparia est bien antérieure à sa grande rénovation du XVII^e siècle. D'après E. Goyheneche, c'est probablement la salle citée en 1389 et qu'Orpustan nous fait connaître sous le nom de Casamayor en 1350. Elle domine des voies d'accès.

L'histoire des gens de cette maison a été entreprise par X. d'Iribarne (*Ekaina*, n° 77, 78,79 - 2001) ; son ossature de bois, d'essence médiévale, a été décrite par M. Duvert & X. Bachoc (*Bulletin du Musée Basque*, hors série, 2001).

L'église qu'elle surplombe est de fondation fort ancienne.

